

# Trace, information, écriture

*Séminaire au Collège international de philosophie  
2019-2020*

*Didier Vaudène*

## I. Introduction et paysage

§1 – Tout se passe comme si .....	3
Quelques mots concernant le titre .....	3
Des dispositifs sans écriture .....	4
Comme si c'était de l'écriture.....	5
Débuts de l'imprimerie.....	6
§2 – Autour de l'évidence du <i>comme si</i> .....	7
Le <i>comme si</i> en son principe .....	7
Le <i>comme si</i> en tant que porosité entre empirie et mét empirie.....	8
Le <i>comme si</i> et les mesures quantitatives.....	9
Le <i>comme si</i> et le glissement écriture/écriture.....	10
Le <i>comme si</i> et l'asémie des tracés .....	12
Le <i>comme si</i> et les effets de sémie.....	13
Le <i>comme si</i> et la porosité des infranchissables.....	15
§3 – Remarques méthodologiques.....	17
Opérer par réinterprétation et traductions .....	17
Opérer avec des schémas d'interprétation.....	18
Faire travailler les évidences en sens inverse .....	18
§4 – Lignes thématiques .....	20
Transphénoménalité .....	21
Information .....	21
Automaticité et effectivité .....	22
Linéarité.....	24
De l'écriture, qu'elle n'existe [peut-être] pas.....	25

# Trace, information, écriture

## I. Introduction

1. Tout se passe comme si
2. Autour de l'évidence du *comme si*
3. Remarques méthodologiques
4. Lignes thématiques

Toute lecture nouvelle de l'univers  
est lecture initiale du Livre.

Edmond Jabès  
*El ou le dernier livre*

Didier Vaudène 2019

## Plan du séminaire (prévisionnel)

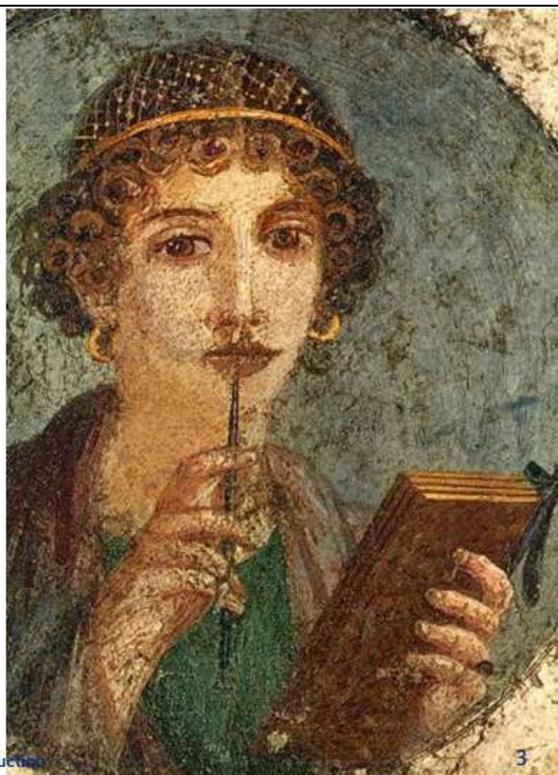
*Femme écrivant  
avec un stylet  
(Pompéi)*

### I Introduction, paysage général

II Transphénoménalité, information

III Linéarité et effectivité

IV Médiation, fiction, réflexivité



Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture – I. Introduction

3

## §1 – Tout se passe comme si...



Blaise pascal  
*Anonyme*

Pascaline  
à six chiffres  
(1652)



### 1. Tout se passe comme si...

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture

4

### Quelques mots concernant le titre

#### Titre

métempirique  
sémiqque

déconstruction  
désédimentation



écriture

information

trace



dépassement  
réinterprétation

empirique  
asémiqque

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture

5

Trace, information, écriture : trois vocables turbulents, un trio en quelque manière infernal. On pourrait dire : trois forces polysémiques entretenant de multiples interactions et prolongeant sans cesse plus avant leurs puissantes ramifications.

Mais au lieu de cloisonner les approches, de considérer chacune dans son aire propre, je voudrais ici plutôt considérer leurs articulations, en fait plus modestement, considérer quelques aspects de certaines de leurs articulations.

Trace, information, écriture : dans cet enchaînement se joue une part de notre rapport au monde, plus précisément une part de ce que nous pouvons imaginer et concevoir quant à notre *rapport à...*, s'y joue même aussi la question *qu'il y ait rapport à...*

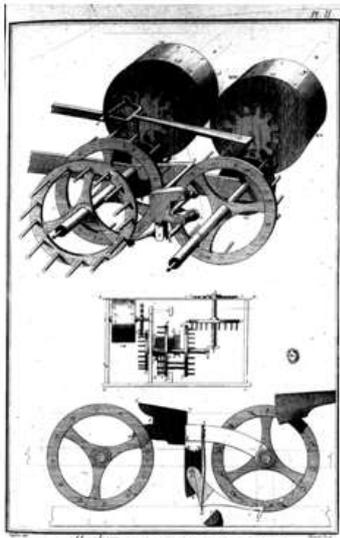
J'ai placé *information* entre les deux, entre *trace* et *écriture*. On pourrait dire que *information* fonctionne comme de l'eau qui s'infiltré dans des interstices rocheux. Quand il fait froid, la très petite dilatation qui se produit lorsque l'eau gèle fait pourtant éclater la roche. Ce qui est lié à l'information – je vais revenir sur la polysémie du vocable – provoque une sorte d'éclatement qui laisse apercevoir des interstices, du jeu, de la souplesse, du feuilletage, etc., au sein de ce que nous comprenons ordinairement comme écriture.

L'approche par l'information et l'informatique n'est que l'un des chemins qui conduisent – du moins qui peuvent éventuellement conduire – à modifier notre conception de l'écriture. Il y a d'autres chemins qui peuvent aussi conduire à de telles modifications, et rien n'exclut qu'il faille peut-être considérer plusieurs modifications de notre conception de l'écriture concernant plusieurs aspects de l'écriture.

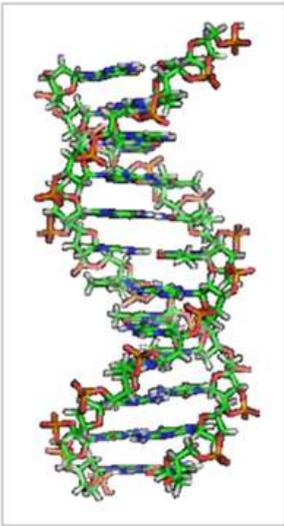
Quand on part « d'en bas », comme je le fais en partant des dispositifs asémiques, empiriques et sans écriture, on procède plutôt par dépassement et réinterprétation, alors que lorsqu'on part « d'en haut », d'un point de vue sémique et métémpirique, on procède plutôt par déconstruction et dé-sédimentation. Je n'affirme pas pour autant, que les deux mouvements soient équivalents ni qu'ils aboutissent au même résultat, mais seulement qu'ils ont des lignes d'articulation.

### Des dispositifs sans écriture

#### Des dispositifs sans écriture



*Ceci est un dispositif sans écriture*



*Ceci est un dispositif sans écriture*



*Ceci est un dispositif sans écriture*

Didier Vaudène 2019 Trace, information, écriture **6**

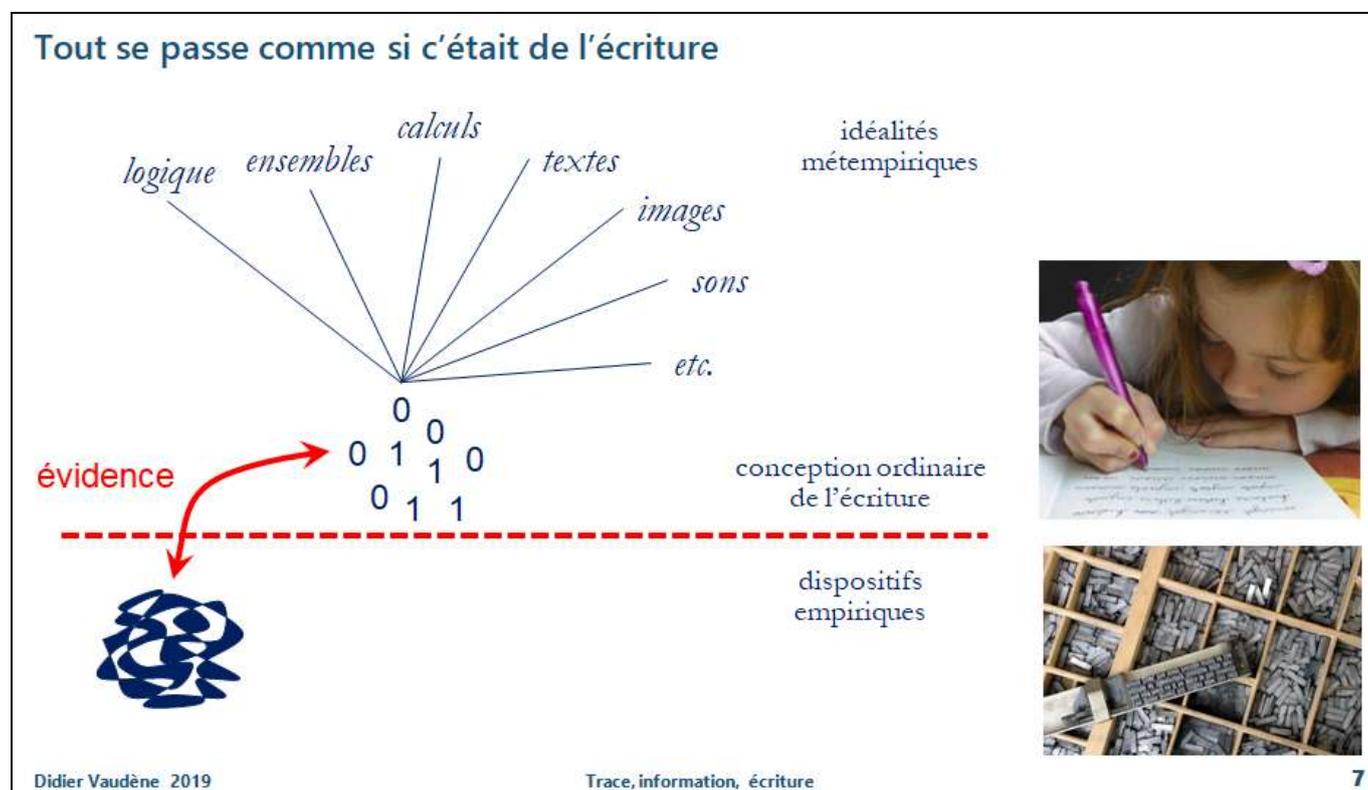
Dans l'un des textes de présentation du séminaire, j'indique très allusivement – et d'une manière qui ne va peut-être pas sans provoquer quelque étonnement – l'une des raisons qui fait que les dispositifs techniques de traitement de l'information, dans le prolongement et le perfectionnement de nombreux autres dispositifs antérieurs, nous invitent à renouveler notre expérience de l'écriture, à savoir que ce sont des *dispositifs sans écriture*, et j'ai indiqué : tout comme la machine d'arithmétique de Pascal (1645) construite à la façon des horlogers (dont on peut voir un exemplaire au Conservatoire des Arts et métiers).

La chose est évidente dans le cas de la machine de Pascal : rien, parmi l'assemblage de roues dentées et d'engrenages qu'on pourrait dire « être » de l'écriture. Il devrait donc être évident qu'il en soit de même pour nos modernes machines de traitement de l'information, les ordinateurs en particulier : rien, parmi l'assemblage de transistors, de condensateurs et de résistances qu'on pourrait dire « être » de l'écriture. Cela

*devrait* être évident. Or, ce qui vient d'être dit de la machine de Pascal – et plus généralement de toute machine mécanique – et des ordinateurs – et plus généralement de toute machine électronique – doit aussi être dit du vivant, car le vivant ne détient à cet égard aucun privilège ni aucune particularité : rien, parmi ces assemblages de molécules et de cellules – tous neurones et toutes synapses compris – qu'on pourrait dire « être » de l'écriture. Cela aussi *devrait* être évident. Mais on ne peut s'arrêter ici, car ce qui vient d'être dit doit aussi l'être de la pierre, de l'argile, du papyrus, du papier, etc. : rien non plus, dans ces creux, ces bosses, ces agencements de gouttelettes d'encre ou de poussières de carbone, ou dans tout autre tracé, qu'on pourrait dire « être » de l'écriture. Cela encore *devrait* être évident.

Autant dire qu'attirer l'attention sur le fait que les ordinateurs sont des dispositifs sans écriture – sont eux aussi des dispositifs sans écriture – est tout, sauf une nouveauté à l'égard de pratiques d'écritures multimillénaires. C'est même le point de vue en quelque manière inverse qu'il convient d'adopter, et comprendre que ces « nouvelles technologies » se sont en quelque manière infiltrées et installées dans un réseau d'interstices, de fissures et de failles que ces technologies ont peut-être amplifié, mais que ces pratiques d'écriture mettaient déjà elles-mêmes en jeu pour leur propre compte. En retour, à la manière d'une substance qu'on injecte pour que sa diffusion devienne décelable pour des dispositifs d'imagerie médicale, et qu'on puisse ainsi en tracer le parcours et les accumulations, ces technologies contribuent à nous rendre plus manifeste le réseau faillé qui conditionne nos pratiques d'usage de l'écriture.

### Comme si c'était de l'écriture

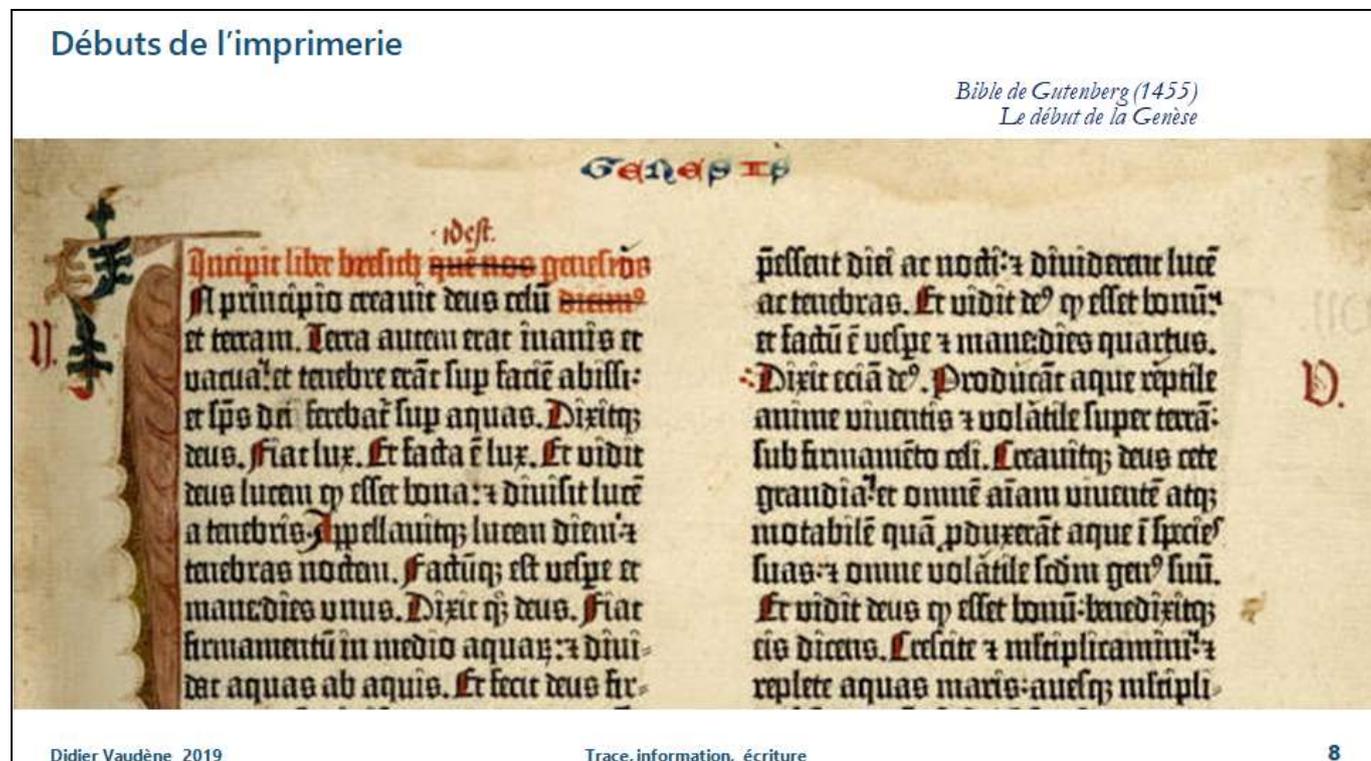


Si les dispositifs de traitement de l'information sont des machines sans écriture, comparer ces machines à des dispositifs opérant sur des écritures – des « 0 » et des « 1 », pour faire bref – n'est au mieux qu'un *comme si*, une manière de parler, ou une fiction : sous réserve de diverses conditions restrictives – pannes, erreurs de conception ou de réalisation, etc. –, et pour autant qu'on n'examine pas ces dispositifs de trop près ou dans certaines conditions ou à certains instants, il y a au moins une coupe de fonctionnement pour laquelle on peut admettre que « tout se passe comme si » ces dispositifs opéraient sur des écritures et que leur fonctionnement était comparable à des opérations appliquées à des écritures. Il est bien clair que tout est fait, dans la conception et la réalisation de ces dispositifs, pour que la fiction de ce *comme si* soit la plus efficace possible, c'est-à-dire qu'elle devienne si possible invisible, qu'elle s'efface jusqu'à devenir parfaitement transparente et qu'elle parvienne ainsi à se faire oublier.

On a reconnu les mythiques « 0 » et « 1 » de l'informatique, qu'on peut aisément glisser sur une algèbre liée à un ensemble à deux éléments, qu'on peut à son tour glisser sur « de la logique » – alors que le caractère binaire de ces machines est seulement contingent –, ou glisser des chaînes de « 0 » et de « 1 », après un éventuel codage, sur de la formalité logico-mathématique, en particulier les théories de la calculabilité. En

outre, par le truchement de codages et de tracés appropriés, ces chaînes de « 0 » et de « 1 » peuvent être présentées (sur des écrans, des imprimantes, etc.) et déchiffrées comme des chaînes de caractères pouvant appartenir à des alphabets quelconques aussi bien qu'à des systèmes d'inscription non alphabétiques. Et chacun sait aussi que, par l'intermédiaire de dispositifs appropriés, de telles chaînes peuvent être obtenues à partir d'images, de sons, d'objets tridimensionnels, etc., puis mémorisées, traitées ou transmises comme n'importe quelle écriture, et ensuite présentées comme des images, des sons, des objets tridimensionnels, etc.

## Débuts de l'imprimerie



Si on retient 1455, année de la publication de la Bible de Gutenberg (il y a eu antérieurement de l'imprimerie en Chine), premier livre imprimé avec des caractères mobiles en métal, et 1645, l'année de la première Pascaline opérationnelle, un peu plus de cinq siècles d'inventions et de perfectionnements divers (imprimerie, calculs, images, sons, transmissions, etc.) produisent un effet de convergence qui installe l'écriture dans le rôle d'une sorte de pivot de traduction et d'articulation entre des domaines très divers. Convergence en quelque manière technique qui s'articule en outre, sous différents aspects mais non sans parfois quelques difficultés, avec une convergence qu'on pourrait dire à la fois formelle et théorique, qu'on peut associer, au moins en première approche, non seulement au rôle croissant des mathématiques et de la mathématisation dans les sciences et les techniques elles-mêmes, mais aussi, au sein de cette mathématicité, au rôle lui aussi croissant de l'écriture, autant au plan de la formalisation courante (la formalisation hilbertienne pour faire bref) qu'au plan des théories strictement formalisées, les théories de la calculabilité par exemple. Convergences auxquelles il convient aussi d'ajouter divers usages de l'écriture, non nécessairement mathématiques, dans les domaines biologiques et cognitifs, aussi bien que littéraires et poétiques ou psychanalytiques, etc.

Ce *comme si* a atteint un degré de perfectionnement et de diffusion suffisant pour qu'il devienne une sorte d'évidence, de degré zéro en-deçà duquel il semblerait qu'il y ait rien, rien à dire tout au moins, sinon en termes technologiques. Conformément à ce qui nous a été dit au cours préparatoire quand nous avons appris à lire, à écrire, et à compter, l'écriture est comparable à des petits cailloux atomiques, c'est-à-dire irréductibles et insécables, qu'on peut placer les uns à côté des autres comme bon nous semble. L'écriture procure ainsi une manière de socle à la fois irréductible (puisque'elle est composée d'éléments eux-mêmes irréductibles), discret et fini (puisque'elle est composée d'éléments eux-mêmes discrets). C'est cette *conception ordinaire de l'écriture* qui, en tant qu'elle fait socle, supporte ou contribue à supporter, tel un fondement insoupçonnable, les constructions théoriques et scientifiques les plus exigeantes et qui procure, en tant que de besoin, l'image ou la métaphore archétypique de ce qui est à comprendre comme discret et fini, au point que ces deux termes passent parfois pour équivalents. Quand on souligne que la conception de l'écriture qui est impliquée dans le

*comme si* n'est autre que la conception ordinaire de l'écriture, on mesure à quel point le *comme si* peut produire un effet d'adhésion consensuelle considérable qui vient en quelque manière se condenser dans l'effet d'adhérence émanant d'une évidence à ce point partagée.

## §2 – Autour de l'évidence du *comme si*

Pour un moment je me trouve dans cette position intéressante de ne pas savoir si ce que je veux communiquer doit être considéré comme connu depuis longtemps et allant de soi, ou comme tout à fait nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas.

Sigmund Freud,  
*Le clivage du moi dans le processus de défense*, 1938

### 2. Autour de l'évidence du *comme si*...

#### Le *comme si* en son principe

#### Le *comme si*... en son principe

**pas tout** se passe comme si...

L'informaticien que je suis sera le dernier à contester la pertinence et l'efficacité du *comme si* permettant de comprendre, de voir et d'utiliser les dispositifs de mémorisation, de traitement et de transmission de l'information comme s'ils opéraient sur des écritures, tandis que l'étude approfondie de ces dispositifs montre

que cette fiction résulte d'effets convergents obtenus par une conception et un agencement très minutieux. Toutefois, le même informaticien – du moins celui que je suis – s'étonne – plus précisément, en est venu à s'étonner, et cela lui a pris du temps – de l'usage particulièrement extensif qui est fait de ce *comme si*, non parce qu'il manquerait de pertinence ou d'efficacité, mais, bien au contraire, parce qu'il en a « trop » en quelque manière, de sorte que ce *comme si* ne cesse de s'effacer dans une évidence qui, à son tour, tend à s'évanouir sous les vocables qui sculptent nos pratiques d'usage des plus théoriques aux plus quotidiennes. Au premier rang desquels figure l'appellation « le numérique ».

Que pourrait-il donc y avoir d'étonnant dans une telle évidence ? On peut au moins déjà rappeler que le recours à un « tout se passe comme si » est une manière de laisser entendre qu'il y a quelque différence et qu'en fait, « *pas-tout* se passe comme si », faute de quoi il n'y aurait pas à faire mention d'un *comme si*. On peut donc au moins s'attendre que les évidences et les pratiques qui enveloppent ce *comme si* enveloppent en fait quelque difficulté suffisamment délicate pour qu'il soit préférable, au moins pour un temps, d'éviter de l'affronter explicitement, au plan théorique, par exemple, si du moins, en attendant, on peut en faire jouer à notre insu une mise en œuvre à la fois effective et inaperçue.

Je viens d'esquisser rapidement – j'y reviendrai à de nombreuses reprises – l'un des leitmotiv de l'approche de la problématique de l'écriture que je propose. Il ne s'agit pas tant d'ajouter ou de modifier quelque chose à « l'écriture », que de déchiffrer comme une « nouveauté » ce qui se trouve déjà à l'œuvre dans nos pratiques d'usage de l'écriture, et que des pratiques récentes viennent *mettre ou remettre en évidence*. C'est notre regard sur l'écriture qui est à modifier, non pas l'écriture « elle-même ».

#### Le *comme si* en tant que porosité entre empirie et métémpirie



L'un des traits remarquables de ce *comme si* est de produire l'effet d'une sorte de pont ou de jonction poreuse entre, d'un côté, ce qui regarde vers l'empirie des dispositifs effectifs et, d'un autre côté, ce qui regarde vers la métémpirie des idéalités.

On peut déjà remarquer qu'il ne va guère de soi de laisser flotter dans les deux sens à titre d'évidence des écritures associées à des corpus formels, côté logique et mathématique, et des écritures associées à des dispositifs empiriques, côté traitement de l'information. Certes, il est convenu d'admettre qu'il s'agit d'écritures de part et d'autre, mais cela autorise-t-il à identifier les unes aux autres au prétexte de la seule similitude des tracés ? Le géomètre, pour sa part, se risquerait-il à identifier un rond tracé sur le sable (tracé empirique) et un cercle (idéauté métémpirique) ?

Mais on peut aussi souligner qu'un tel flottement est d'autant plus étonnant quand on rappelle que ces dispositifs empiriques sont des dispositifs sans écriture. D'une part, parce que ce que nous apercevons comme des écritures via des imprimantes ou autres écrans ne sont rien de plus que des effets de surface (agencements de gouttelettes d'encre, de poussières de toner ou de brillances de pixels) en ce sens qu'il ne s'agit pas de rendre manifeste à l'échelle de nos organes sensoriels des écritures qui existeraient déjà dans quelque mémoire sous-jacente, mais à une échelle nous demeurant inaccessible. D'autre part, parce que lorsque l'informaticien réduit le fonctionnement de tel ou tel aspect d'une machine à des écritures et à des opérations sur des écritures, sous le couvert de conditions restrictives contraignantes, cette réduction procède d'une synthèse abstraite, donc d'une interprétation, de sorte que les écritures impliquées dans une telle synthèse sont des fictions (des idéalités, si on préfère) qu'on ne peut d'aucune manière observer en tant que telles dans le dispositif empirique.

On pourra donc comprendre que le *comme si* peut aller jusqu'à jouer un rôle singulier autorisant une articulation entre, d'un côté, ce qu'un logicien ou un mathématicien peut reconnaître comme des écritures pouvant intervenir dans les corpus les plus strictement formalisés (les théories de la calculabilité en particulier) et, d'un autre côté, des dispositifs empiriques, qu'on les approche à travers des effets de surface (qui ne sont pas encore des écritures) ou à travers des synthèses idéales (qui ne sont déjà plus des écritures).

La position consistant à soumettre à la question ce qui est aussi massivement et unanimement reçu comme une évidence est à la fois inconfortable et déconcertante, car je ne crois pas qu'on puisse renoncer au *comme si* à cause de son efficacité, ni pourtant l'accorder sans le critiquer au plan des principes. Ce qui est particulièrement déconcertant tient au fait que cette évidence, mise en jeu par les pratiques d'usage les plus courantes de l'écriture ordinaire, contrôle une cascade qui, de fil en aiguille et de glissement en glissement, parvient à amener en coïncidence (ou peu s'en faut) des idéalités mét empiriques (logiques et mathématiques en particulier), qui ne sont certainement pas des écritures, avec des portions ou des états de dispositifs empiriques qui sont eux-mêmes sans écriture.

Chacun connaît les interprétations variées qui sont liées à la notation en « 0/1 », et qui permettent, par exemple, de rapporter ces dispositifs empiriques à de la logique (en comparant l'opposition « 0/1 » à l'opposition « vrai/faux »), à des nombres entiers (en comparant les assemblages de « 0 » et de « 1 » à des représentations en base deux et, partant, à des représentations de nombres). Il n'est pas nécessaire de redéplier, pour chaque cas, les remarques déjà proposées pour le cas de l'écriture qui fonctionne à cet égard comme une sorte d'archétype : il s'agit à chaque fois d'un *comme si*, auquel on ne saurait renoncer à cause de son efficacité mais qu'au plan des principes, on ne saurait accorder, à titre d'évidence, sans un examen critique.

Je pourrais reprendre ici le titre d'un article d'Octave Mannoni « Je sais bien, mais quand même »<sup>1</sup> et le paraphraser ainsi : *je sais bien* que tout est fait pour que le *comme si* soit efficace et qu'on puisse croire que les ordinateurs opèrent sur des écritures, *mais quand même*, un ordinateur n'en demeure pas moins un dispositif empirique, et surtout une machine sans écriture !

### Le *comme si* et les mesures quantitatives

**i** *Même transparent que le précédent.*

Ce qui est peut-être non moins déconcertant, c'est le fait qu'on n'entrevoit guère de raison pour circonscrire de telles glissades au cas restreint des dispositifs de traitement de l'information. En effet, il paraît bien difficile de ne pas apercevoir que la remarque concernant les nombres dans le cas de « le numérique » peut être généralisée au principe même des mesures quantitatives en tant qu'elles visent à recueillir des nombres par l'intermédiaire d'appareils de mesure conçus à cet effet.

Relativement à la positivité scientifique actuelle, une opération de mesure (sous-entendu quantitative) qui ne permettrait pas de recueillir des traces qu'on puisse consigner, enregistrer, traiter et diffuser comme des

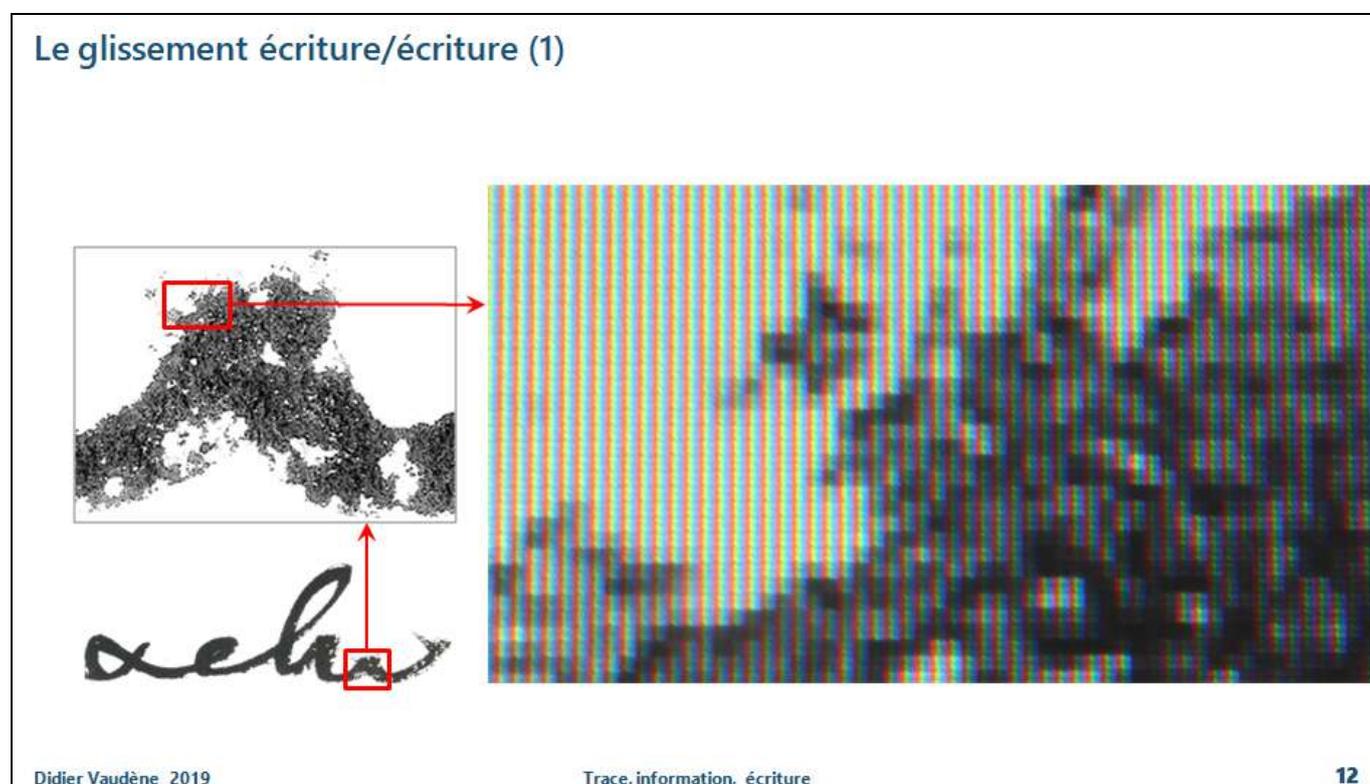
---

1. Octave Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène*, Paris, Le Seuil, 1969, pp. 9-33. Dans le cours de son article, Mannoni renvoie à la première phrase – dont une traduction est citée en exergue – d'un texte inachevé de Freud daté de 1938, « Le clivage du moi dans le processus de défense », que je ne serais pas loin d'appliquer à la problématique de l'évidence du *comme si* !

écritures exclurait tout compte-rendu d'expérience pertinent – donc a fortiori tout partage, tout débat critique et toute constitution intersubjective –, toute intervention dans un calcul, et toute articulation avec quelque formalité que ce soit. En d'autres termes, on pourra dire que les mesures quantitatives ne donnent lieu à des nombres que par l'intermédiaires de traces recueillies comme des écritures, elles-mêmes interprétées comme des représentations de nombres.

A contrario, si on accordait que des appareils de mesure empiriques puissent délivrer *directement et immédiatement* des nombres – c'est-à-dire des idéalités métémpiriques –, sans la médiation de traces enregistrables ni a fortiori d'écritures, il n'aurait guère été concevable que de tels appareils de mesure puissent intégrer des dispositifs de traitement d'information, éventuellement complexes, pour présenter les résultats des mesures sous la forme d'écritures – comme s'il s'agissait d'écritures –, qu'elles soient affichées sur des écrans ou mémorisées au moyen de quelque support de mémorisation que ce soit. En fait, dans un telle hypothèse, non seulement on sortirait du cadre de la positivité scientifique, au moins telle que nous la concevons actuellement, mais il deviendrait difficilement compréhensible que des appareils de mesure empiriques soient dotés d'un avantage si précieux – opérer *directement et sans médiation* sur des idéalités métémpiriques – qui serait en même temps refusé aux humains, fussent-ils mathématiciens.

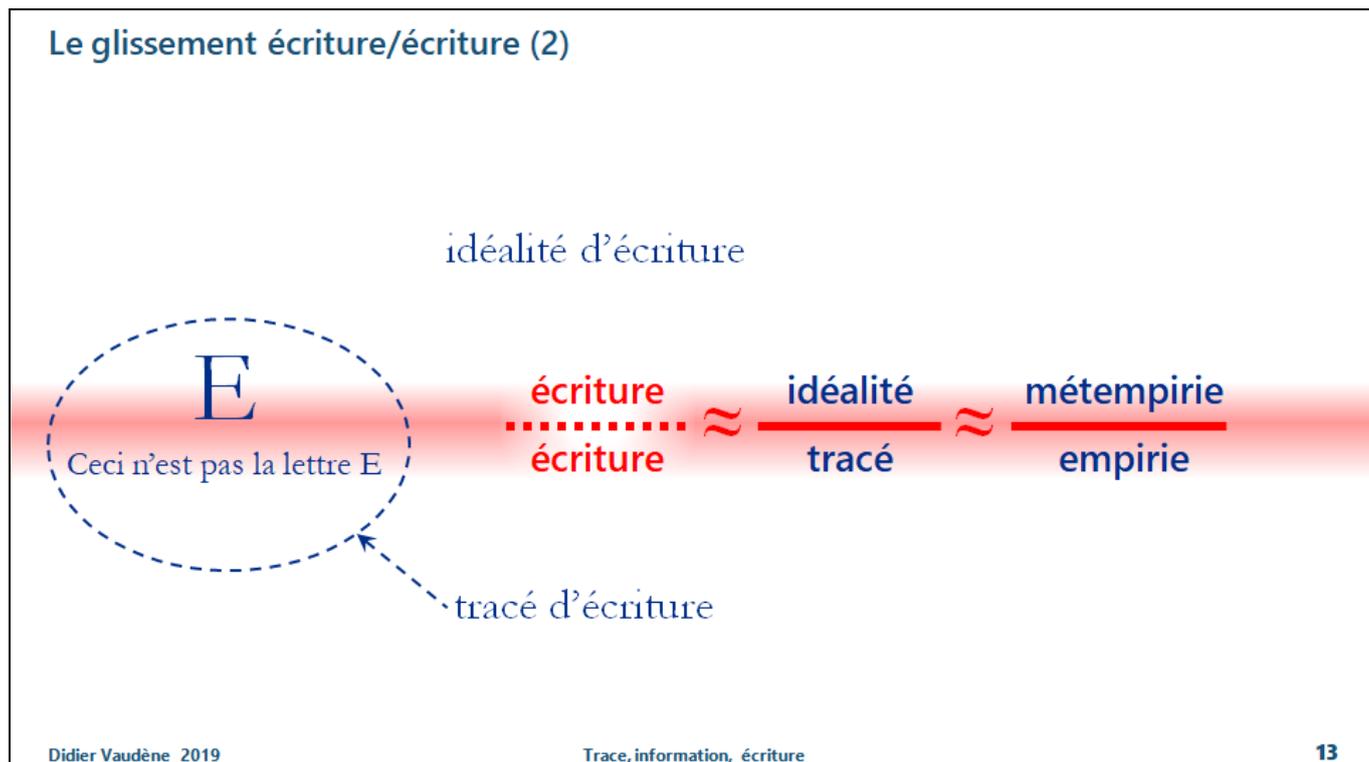
### Le *comme si* et le glissement écriture/écriture



À mesure que l'attention se porte sur ce *comme si* et qu'on en esquisse quelques implications, on constate que le sens et le rôle de l'évidence qui lui fait ordinairement cortège commencent à se complexifier. Au lieu que l'évidence se dévoile comme une sorte de prothèse de confort facilitant l'usage de l'écriture en soustrayant au regard quelque détail secondaire sans grande importance, on entrevoit qu'à suivre le fil de cette évidence, c'est un réseau d'articulations qu'on voit se dessiner, comme autant de ramifications, dont le *comme si* concernant les dispositifs de traitement de l'information n'est que l'un des prolongements. Et c'est bientôt « l'écriture elle-même » qui se trouve prise dans le jeu corrosif du *comme si*.

En effet, si je soutiens que ce qui apparaît à la surface des dispositifs de traitement de l'information au titre de tracés, que le *comme si* m'autorise à juger comparables à des écritures ordinaires, ne sont en fait que des effets de surface (agencements de gouttelettes d'encre, de poussières de toner, de brillances de pixels, etc.), alors je ne vois pas comment éviter d'appliquer le même constat aux écritures ordinaires elles-mêmes, qu'elles interviennent aussi comme des effets de surface, quel que soit le support (pierre, argile, papyrus, papier, etc.) et quel que soit le procédé d'inscription (creusement, évidement, incision, grattage, dépôts d'encre, de carbone, etc.).

En d'autres termes, et pour formuler cela de manière à mettre en relief la difficulté enveloppée dans le *comme si*, on ne peut soutenir que les dispositifs de traitement de l'information sont des dispositifs sans écriture, sans soutenir du même coup que l'écriture [ordinaire] est, elle aussi, un *dispositif sans écriture* !



Réciproquement, on peut déjà comprendre plus aisément que le flottement associé aux dispositifs de traitement d'information aussi bien qu'au recueil de mesures puisse passer pour une évidence, puisqu'il ne s'agit en somme que de ramifications d'un autre *comme si*, que nous mettons sans cesse en jeu dans notre pratique ordinaire de l'écriture, et qu'on peut résumer : tout se passe comme si l'écriture était de l'écriture ! C'est-à-dire : tout se passe comme si les écritures [en tant que tracés empiriques] étaient des écritures [en tant qu'idéalités métémpiriques]. C'est ce *comme si* qu'on peut maintenant comprendre, au plan conceptuel, comme un *glissement* :

$$\frac{\text{écriture}}{\text{écriture}}$$

Le vocable *écriture* est tantôt entendu comme « idéalité d'écriture » (des lettres idéales parfaitement distinctes les unes des autres, et parfaitement identiques à elles-mêmes, au point qu'un mathématicien pourra les comparer, voire même parfois les identifier à des éléments d'ensembles, éventuellement finis), et tantôt comme « tracé d'écriture », comme phénoménalité d'un tracé empirique (des dessins, des agencements de gouttelettes d'encre, de poussières de carbone ou de toner, des évidements ou des incisions ménagés dans des blocs de pierre ou des tablettes d'argile, des configurations de brillances variées de pixels lumineux, etc.).

Ce glissement a un rendement considérable qui mérite d'être souligné, puisqu'il permet de passer de manière insouciante de part et d'autre de la barre – comme s'il n'y en avait pas –, alors qu'une telle barre, en tant qu'elle conjoint des termes qu'on juge ordinairement comme irréductibles l'un à l'autre, devrait au contraire s'interposer comme infranchissable :

$$\frac{\text{écriture}}{\text{écriture}} \approx \frac{\text{idéalité}}{\text{tracé}} \approx \frac{\text{métémpirie}}{\text{empirie}}$$

Dans la pratique ordinaire, le *comme si* confère donc à l'écriture une sorte de statut moyen, une manière de mitoyenneté poreuse entre le tracé empirique et l'idéalité métémpirique (où l'on pourrait peut-être reconnaître l'une des prérogatives caractéristiques des anges). Une telle singularité laisse à réfléchir, d'autant qu'elle intéresse aussi bien la pratique la plus ordinaire de l'écriture, que les pratiques habituelles aussi bien dans la positivité scientifique (à l'endroit du recueil de mesures, par exemple), que dans l'exercice de la formalité logique et mathématique. Autant dire que le *comme si*, que j'ai d'abord souligné à l'endroit des dispositifs de

traitement de l'information, ne constitue certainement pas une nouveauté à cet égard, tout au contraire, puisqu'il s'inscrit dans le prolongement des pratiques les plus habituelles.

Le glissement écriture/écriture attire l'attention à plus d'un titre. On a compris qu'il ne s'agit pas seulement d'une homonymie, où un même mot peut être entendu tantôt en un sens, et tantôt en un autre, mais plutôt d'une sorte d'opération, dont l'effectuation à la fois silencieuse et invisible permet de se jouer d'une barre qui est par ailleurs réputée infranchissable. Je garde provisoirement en réserve la question de déterminer dans quelle mesure de tels glissements sont fondamentaux et inévitables ou s'il ne sont que des accidents à éliminer, mais on peut pressentir qu'un tel glissement, en tant qu'il intéresse une articulation aussi importante et ramifiée, n'est pas isolé.

### Le *comme si* et l'asémie des tracés

**Le *comme si* et l'asémie des tracés**

Tablette d'argile  
incisée en linéaire A  
(non déchiffré)  
Crète (-2000, -1450)



Téléphone mural à cornet  
Fabrication belge (vers 1900)

Trace, information, écriture

14

La distinction tranchée entre oralité et scripturalité s'est considérablement émoussée en même temps que se développaient, dès la fin du XIXe siècle, les dispositifs de transmission (téléphone) et d'enregistrement (phonographe) des sons, et du même coup de la voix, de sorte que même en l'absence de tout dispositif technique de transmission ou d'enregistrement, il convient de comprendre que la mise en vibration de l'air par les cordes vocales n'est pas moins un tracé qu'un tracé graphique, et qu'un tel tracé vaut comme une inscription, aussi bien que la transmission et la reproduction de ces vibrations à travers un microphone, des courants électriques et des écouteurs ou des haut-parleurs, ou que l'enregistrement de ces vibrations sur un rouleau ou un disque de cire.

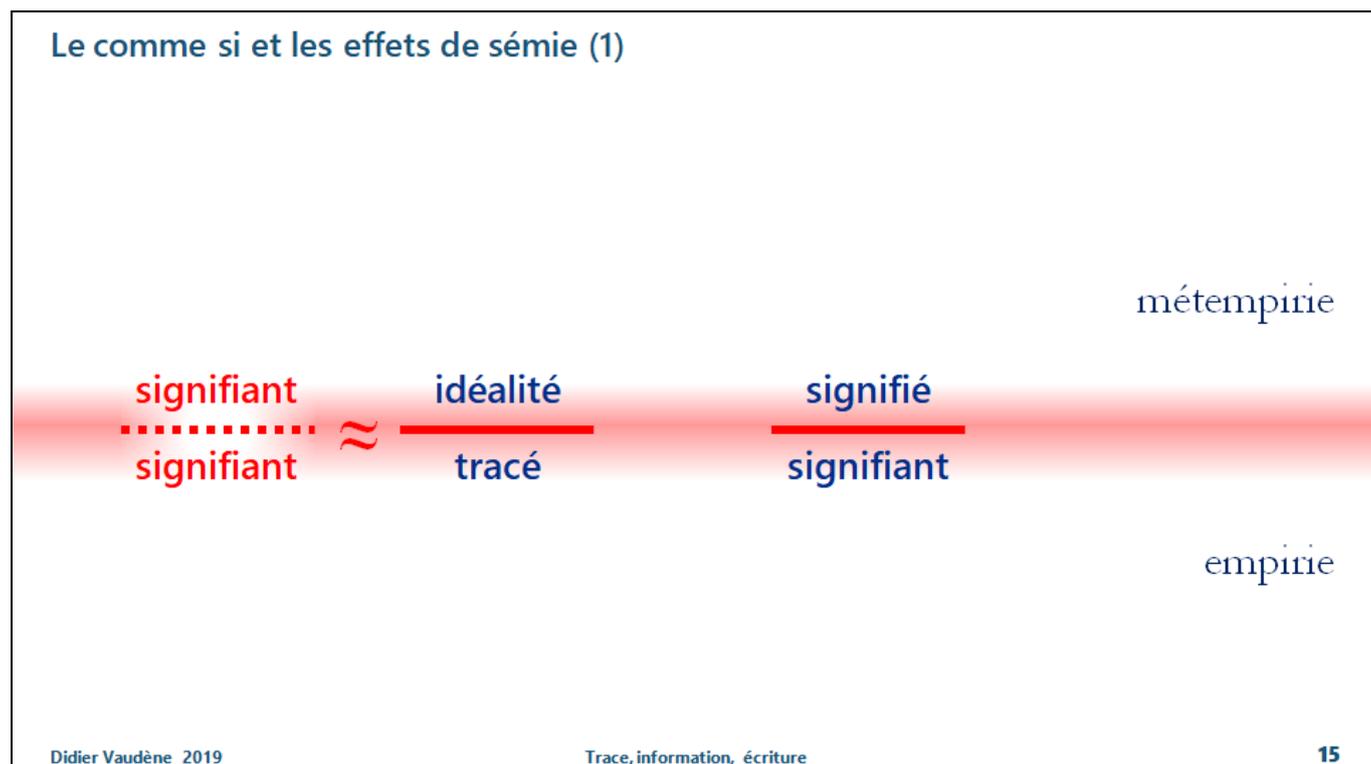
Cette médiation implique que les tracés soient asémiques en ce sens que, *de soi-même*, ils ne contiennent, ne véhiculent, ne communiquent, ne signifient, etc., aucun signifié, signification, sens, etc., qu'ils ne se réfèrent à, ni ne dénotent, désignent, représentent, etc., aucun référent empirique (chose, objet, etc.) ou métémpirique (idéauté logique ou mathématique, ou tout autre formation métémpirique). Tous ces *effets de sémie* n'ont lieu qu'en tant qu'effets procédant d'interprétations qui doivent être effectives et de pratiques de mise en œuvre qui doivent être effectives elles aussi.

Remarquer cette asémie est tout sauf une nouveauté. Et l'humanité a compris depuis longtemps qu'aucune écriture n'aurait jamais pu être gravée dans la pierre ou dans l'argile s'il avait été requis qu'une écriture doive contenir ou véhiculer quelque sémie (signifié, sens, référence, etc.) que ce soit, tandis qu'aucune parole n'aurait jamais pu être proférée sans que le voisement, qui imprime ses vibrations dans un médium

gazeux, électrique, magnétique, etc., et qui est, en cela, comparable à une écriture en tant qu'altération temporaire du medium d'inscription et de diffusion, ne soit lui aussi asémique.

Il ne s'agit pas de dire qu'il n'y a pas de différence entre la parole et l'écrit, mais seulement de souligner la « dimension d'écriture » qui intervient dans la parole (voisée, signée, etc.). Que la coprésence des interlocuteurs dans la situation de communication joue un rôle n'est pas contesté ; pour autant, cette présence ne supprime pas l'intervention nécessaire d'une médiation asémique, car elle ne confère aucun privilège concernant un accès immédiat (non médiat, c'est-à-dire ne requérant pas l'intervention de l'asémie d'une médiation) aux effets de sémie (significations, sens, référence, etc.) : l'interlocuteur n'est pas dispensé de devoir *interpréter* ce qu'il entend pour tenter de lui conférer un sens, et il n'y a quelque chose à entendre que dans la mesure où le partenaire n'est pas dispensé de *dire*.

### Le comme si et les effets de sémie



Dans ce qui précède, j'ai repéré deux articulations : tracé/idéalité, empirie/métempirie. On voit apparaître une autre articulation, tracé asémique/effet de sémie. Je ne veux pas ici discuter pour déterminer si « le métempirique » se dissout dans les « effets de sémie », car je ne m'intéresse, dans l'immédiat, qu'à ce qui concerne l'écriture. Plus particulièrement, aux articulations dans lesquelles une inscription (un tracé empirique) est convoqué pour « viser » (on invoque comme « visant ») quelque chose qui est réputé ne pas pouvoir s'inscrire comme tel dans l'empirie, du moins au même titre que ce qui est réputé inscrit. C'est le cas des idéalités d'écriture, des idéalités logiques ou mathématiques, etc., et c'est aussi le cas pour les effets de sémie où l'une des manières de présenter l'articulation consiste à convoquer le concept de signe :

$$\frac{\text{signifié}}{\text{signifiant}}$$

Qu'on interprète ce schéma localement pour un signifiant isolé, ou globalement comme articulation entre le plan différentiel du signifiant et le plan différentiel du signifié, on suppose que les deux faces sont aussi indissociables que le recto et le verso d'une feuille de papier.

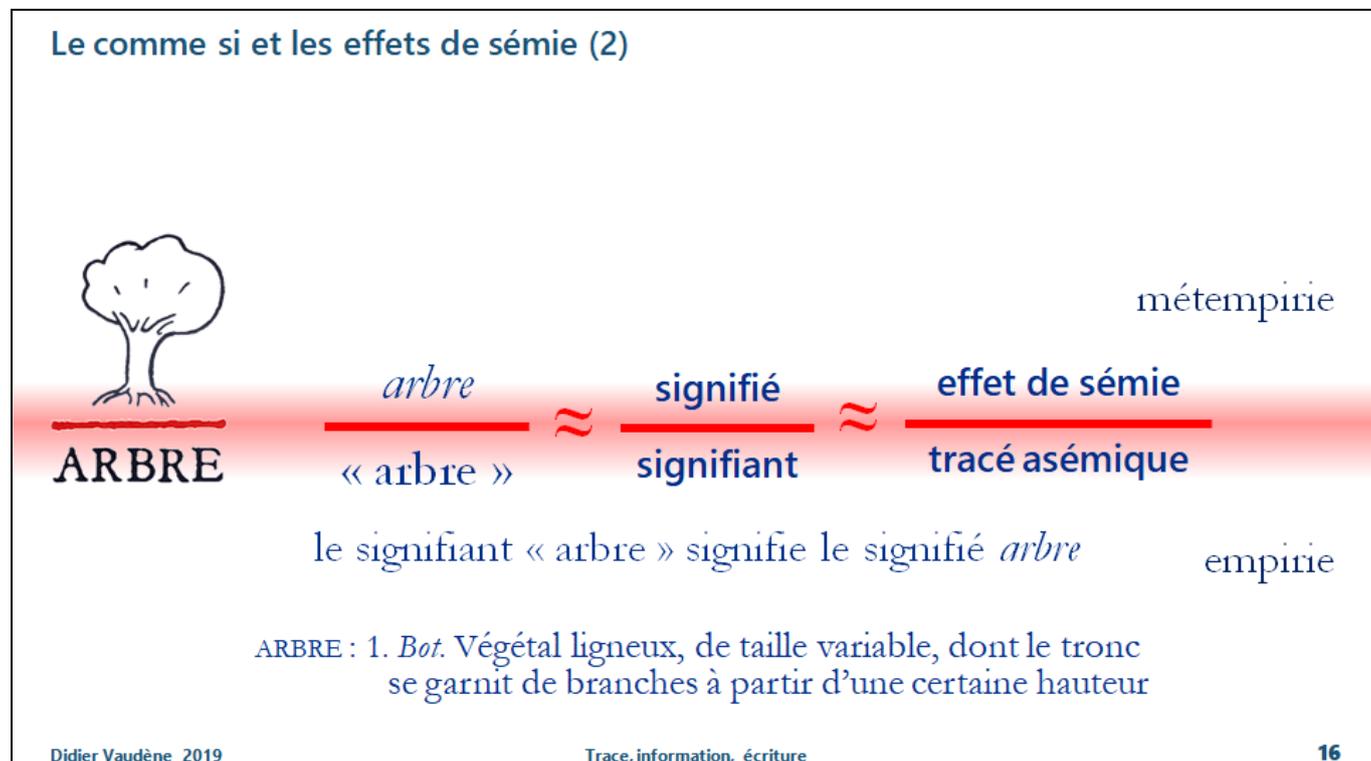
Mais un tel schéma est déjà trop simplifié, car le côté du signifiant est déjà une formation complexe où il convient au moins de distinguer les tracés empiriques de signifiants (tracés sonores ou substance sonore, tracés graphiques, etc.) et des idéalités métempiriques de signifiants (chaînes phonématiques, mots, écritures, etc.), comme on l'a déjà fait pour l'écriture. On pourra observer que, dans certains contextes, il peut arriver qu'on laisse glisser le vocable « signifiant » pour mettre cette articulation entre parenthèses de sorte que, dans

le cas de la parole voisée par exemple, on comprendra que tout se passe comme si quand on parlait, on prononçait des [idéautés de] signifiants directement audibles par les interlocuteurs :

$$\frac{\text{signifiant}}{\text{signifiant}} \approx \frac{\text{idéauté}}{\text{tracé}} \approx \frac{\text{métempirie}}{\text{empirie}}$$

Partant, si l'on imagine que les deux faces du signe sont indissociables, on imaginera corrélativement que le tracé sonore empirique (voisement) vaut pour l'idéalité de signifiant (métempirique), laquelle à son tour vaut pour le signifié (métempirique lui aussi). Globalement, dans de telles conditions, tout se passe comme si le fait de parler valait pour la communication de signifiés. Sous réserve, il est inutile de le dire, que les partenaires de la communication pratiquent la langue dans laquelle a lieu le parler.

## Le comme si et les effets de sémie (2)



Dès lors que le concept de signe n'a de sens qu'à supposer que les deux côtés sont irréductibles l'un à l'autre, et que la barre qui les conjoint les sépare irrémédiablement, la difficulté majeure devient celle de faire intervenir des signifiés quand on veut en parler dans un discours, par exemple, quand on souhaite expliciter à quel signifié un signifiant déterminé correspond. Chacun connaît l'illustration naïve du concept de signe qui joue de la différence entre l'iconique et le littéral pour figurer l'articulation entre les deux faces du signe :



Un dessin n'est pas moins un tracé empirique que le tracé « arbre », ce dessin<sup>2</sup> fût-il celui d'un arbre, de sorte que la barre n'est pas franchie. On peut alors tenter une assertion de la forme « x signifie y », ce qui donne, en l'occurrence : « le signifiant « arbre » signifie le signifié *arbre* » :

$$\frac{\text{arbre}}{\text{"arbre"}} \approx \frac{\text{signifié}}{\text{signifiant}} \approx \frac{\text{effet de sémie}}{\text{tracé asémique}} \approx \frac{\text{métempirie}}{\text{empirie}}$$

Mais j'aurai beau mobiliser tous les guillemets de l'univers et faire varier sans fin la graisse, le style ou le corps du tracé qui vient en place de signifié, rien n'y fera, il n'y a là rien d'autre qu'un glissement, et jamais le signifié n'acceptera d'emprunter l'ascenseur fictif que je lui propose pour descendre jusqu'à l'étage des signifiants, ce

2. Cette figure est une citation modifiée extraite du texte de Jacques Lacan « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 499. Dans la figure originale, le signifiant « ARBRE » est placé au-dessus du signifié, conformément à la disposition adoptée dans le contexte saussurien ; je l'ai disposé en-dessous du signifié pour être cohérent avec mes autres schémas.

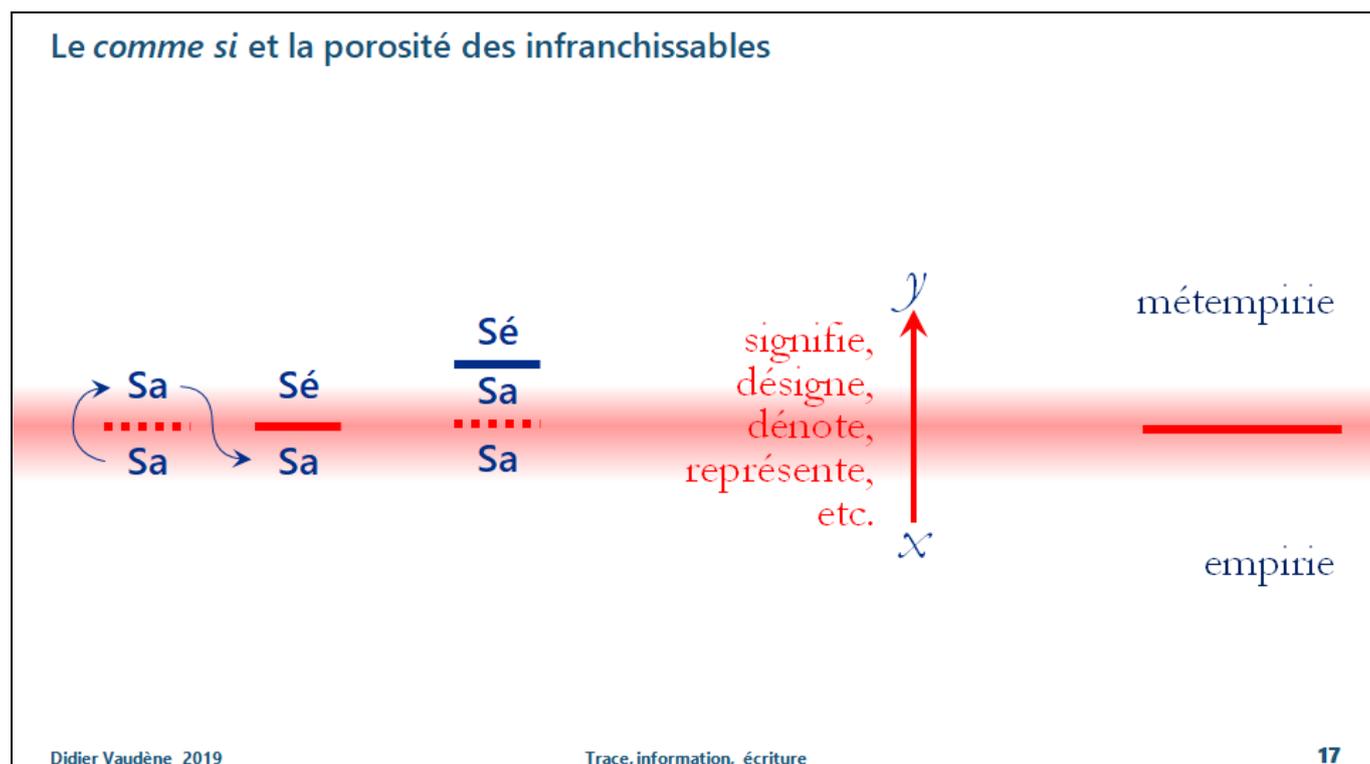
dont témoigne l'assertion elle-même : « le signifiant « arbre » signifie le signifié *arbre* ». On peut alors tenter de procéder à la manière d'un dictionnaire<sup>3</sup> :

arbre

Végétal ligneux, de taille variable, dont le tronc se garnit de branches à partir d'une certaine hauteur

Ce n'est plus un signifié mais une définition qui est à associer à un signifiant. Le glissement a disparu, mais c'est maintenant le signifiant lui-même qui se trouve en quel manière éclaté ou décomposé sous la forme d'une suite de signifiants. D'une part, on ne quitte pas le plan du signifiant – et même, en fait, celui des tracés empiriques – et, d'autre part, la tentative de poursuivre cette explicitation par éclatement progressif des signifiants provoque un effet de régression sans fin ou de circularité sans laisser aucun espoir de jamais gravir l'escalier qui mènerait au plan des signifiés.

### Le *comme si* et la porosité des infranchissables



Certains pourraient être tentés d'analyser de tels glissements dans une perspective logique, en faisant valoir, par exemple, une contradiction (on affirme que l'écriture est idéale et on affirme aussi qu'elle n'est pas idéale, qu'elle est empirique et qu'elle n'est pas empirique, etc.), ou une exclusion du principe du tiers exclu (il y a quelque chose qui est à la fois idéal et non-idéal, empirique et non-empirique, etc.), ou encore une non-identité à soi (l'écriture n'est pas identique à soi). Mais une telle perspective présente de nombreuses difficultés, au moins parce qu'elle pourrait impliquer l'obligation de remanier « la » logique, mais surtout parce que le motif de ce glissement s'applique aussi au signe linguistique, aux idéalités logiques et mathématiques et, de manière générale, à tous les effets de sémie. En d'autres termes, une analyse *logique* d'un tel glissement pourrait se trouver prise dans la situation d'en venir à critiquer – et peut-être, à récuser – ce grâce à quoi elle aura pu avoir lieu. Je ne dis pas qu'une telle éventualité soit à exclure, mais seulement qu'on ne saurait la mener à bien sans prendre au préalable quelques « précautions » méthodologiques. C'est cependant vers d'autres interprétations que je voudrais vous inviter à cheminer.

J'ai laissé flotter l'opposition entre empirie et métempirie<sup>4</sup> à dessein. Car ce qui importe ici, c'est qu'on affirme qu'il y ait une barre, qu'on la dise infranchissable, et qu'on la franchisse quand même. C'est l'un des motifs qui m'intéresse dans cette question de l'écriture, le cortège de glissements qui l'accompagne et dont le bref repérage que je viens d'esquisser montre un aperçu. On pourrait évoquer ici le problème de la séparation

3. Définition prélevée dans le *Trésor de la langue française* (en ligne).

4. Le vocable *métempirie* est emprunté à Vladimir Jankélévitch, en particulier dans *Philosophie première*, Paris, PUF, 1953.

des substances à la Descartes, ou la séparation entre corps et esprit, ou la séparation entre physique et psychique, etc. : si la coupure entre les deux côtés est « trop » irrémédiable, il devient impossible que quoi que ce soit de l'un ait rapport à quoi que ce soit de l'autre ; force est alors de machiner quelque truc, d'élaborer quelque ruse pour remédier à cette impossibilité, d'inventer quelque supplément pinéal pour rendre une telle béance *quand même* praticable en donnant à la coupure une porosité suffisante pour que les interactions incontournables puissent *quand même* avoir lieu (on recroise l'un des traits qui caractérise les anges). *Je sais bien que la coupure est irrémédiable, mais quand même... !*

Jusqu'à présent, j'ai laissé mon discours se plier aux usages relatifs à la présentation des articulations entre l'empirie et les résidences métémpiriques associées aux idéalités et/ou aux effets de sémie, d'où les barres qui notifient une irréductibilité irrémédiable tout autant qu'une inévitable conjonction, car faute d'une telle conjonction, l'affirmation de l'irréductibilité n'aurait aucun intérêt et peut-être aucun sens. Dans le cas des mathématiques, par exemple, si on affirme la nature métémpirique des objets (séparation irrémédiable), on doit aussitôt soutenir qu'il est possible d'entretenir quand même quelque commerce avec de tels objets (conjonction inévitable), faute de quoi une telle construction ne serait pas praticable (dénoter, représenter, par exemple). Cela ressemble à une muraille, la plus massive, la plus solide, la plus haute, la plus infranchissable qu'on puisse construire, dans laquelle on aurait quand même ménagé un immense portail dont on laisserait les portes constamment ouvertes.

Je reviens un instant sur l'assertion « le signifiant « arbre » signifie le signifié *arbre* », et plus généralement sur les assertions construites selon un schéma comparable dans lequel un signifiant « *x* » (tracé empirique ou idéalité de signifiant) est en rôle de sujet d'un verbe signifiant que ce signifiant est mis en rapport avec un quelque chose hors langage ou métémpirique : « *x* désigne, dénote, représente, etc., telle idéalité, tel signifié, etc. », « *x* réfère à telle chose », etc. Dans tous ces cas, il s'agit d'une *manière de parler*, d'un *comme si* – dont je fais moi-même usage, comme je viens de le faire à l'instant –, en ce sens qu'à proprement parler, un signifiant ne peut pas de soi-même *signifier, désigner, représenter*, etc., puisqu'il n'y a rien d'autre qu'un tracé *asémique* – et je ne crois pas, pour ma part, que quelqu'un ait jamais pu faire l'expérience d'une telle chose. Ce qui est en jeu, dans ces manières de parler, et qui se trouve ainsi comme mis entre parenthèses, c'est l'accomplissement effectif des interprétations dont ces *signifier, désigner, représenter*, etc., sont l'effet.

Chacun sait l'efficiencia du concept de signe dans les domaines qui ont recours à ses services et qui y trouvent pleine satisfaction, je ne l'ignore pas et je ne le conteste pas. Toutefois, l'efficiencia du concept de signe est conditionnée par ce qui en soutient l'agencement, à savoir que soit tenu à bonne distance, et comme maintenu entre parenthèses, l'accomplissement effectif des pratiques d'interprétation dont la *fiction du signe* recueille et immobilise les effets. Mais dès qu'on examine la charpente fictionnelle d'un peu trop près, en particulier dès qu'on examine avec un peu trop d'attention le côté du signifiant, on sort des conditions restrictives grâce auxquelles la fiction est efficiente.

On comprend toute l'importance que peut avoir la question d'un signifiant non mondain (non empirique) quand se trouve en jeu la supposition ou l'éventualité d'une immédiateté d'accès aux signifiés et, de manière générale, aux effets de sémie. Autant on peut concevoir, en effet, que le plan des signifiants et le plan des signifiés soient l'un à l'autre comme le recto et le verso d'une feuille de papier, et que ce qu'on délimite d'un côté transpire de l'autre comme un parfait décalque si les deux plans sont tous deux du côté métémpirique, autant la supposition d'une matérialité du signifiant fait du signifiant un tracé empirique – même pas une idéalité pourvue d'une identité à soi – qui exile le plan des signifiés de l'autre côté d'une barre infranchissable. Dès lors, le glissement signifiant/signifié, qui permet tantôt de soutenir la supposition du caractère matériel des signifiants en tant que tracés empiriques, et tantôt de regarder ces tracés comme s'il s'agissait d'idéalités métémpiriques, autorise un jeu oscillant qui permet de faire valoir le signe tantôt comme articulation indissociable entre la face matérielle des signifiants et la face métémpirique des signifiés, et tantôt comme une articulation indissociable entre deux faces métémpiriques, celle des signifiants idéaux et celle des signifiés. Dans ce second cas, on peut faire valoir que les signifiants ne sont plus mondains (empiriques) et qu'ils peuvent dès lors être crédités d'une absolue proximité, d'une proximité im-médiate avec les signifiés : *je sais ce que je dis*.

Pont en liane  
Karakorum, Pakistan



### 3. Remarques méthodologiques

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture

18

Ce repérage indique quelques points et problématiques – il y en a bien d'autres, je n'ai mentionné ici que ce qui concerne plus directement l'articulation entre écriture et information – par lesquels passe la question de l'écriture. On aperçoit ainsi quelques contraintes auxquelles se trouvent assujetties les tentatives de modification de la conception de l'écriture, c'est-à-dire les modifications du regard que nous portons sur nos pratiques d'écriture et sur les interprétations que nous élaborons pour en rendre compte.

Comme il n'est pas plausible que des évidences aussi largement partagées soient sans aucune ramification dans d'autres domaines et dans d'autres réflexions, nous devons nous attendre à en trouver des échos, des traces et des ramifications dans des domaines éventuellement très éloignés de ces dispositifs matériels qui interviennent ici comme des cas particuliers. Autrement dit, le chemin proposé ici n'est qu'un chemin d'approche possible, sachant qu'on doit s'attendre croiser d'autres approches issues d'autres champs.

Ce sont des contraintes en ce sens La question ne se pose pas en termes de vrai et de faux : je m'en sers à longueur de journée. Il faudra donc d'une manière ou d'une autre conserver l'efficacité du comme si.

#### Opérer par réinterprétation et traductions

Évoquer un renouvellement de notre expérience de l'écriture ne vise à pas à « changer » l'écriture ou à proposer quelque « nouvelle » écriture, mais à *regarder autrement* nos pratiques d'écriture, en particulier pour tenter de déceler et de déplier ce qui est impliqué et abrité par certaines évidences que ces pratiques mettent en jeu.

Ce *regarder autrement* ne pose pas l'étude sous l'angle d'une opposition logique entre du vrai et du faux, entre une thèse à récuser au profit d'une autre, mais réinterpréter ce que nous imaginons au sujet de nos pratiques d'écriture. Il convient en particulier de veiller à prendre acte de l'efficacité de ces pratiques et des évidences qui en assurent les articulations.

Par comparaison, la sensation d'immobilité que nous éprouvons n'est pas modifiée ou supprimée par l'élaboration des théories de la physique, mais au lieu d'imaginer que la sensation d'immobilité reflète simplement une immobilité cosmique, nous concevons que cette sensation d'immobilité est réinterprétée comme un effet résultant d'un complexe dynamique (dont au demeurant, aucune physique n'a, pour l'heure, le dernier mot).

De même le renouvellement de notre expérience de l'écriture appelle – à mon sens – une autre compréhension des évidences, des paradoxes et des difficultés que nous pouvons actuellement constater.

## Opérer par réinterprétations, traductions et schémas d'interprétation

Regarder autrement nos pratiques d'écriture

**Réinterpréter** ce que nous en imaginons

**Traduire** les évidences, les paradoxes ou les difficultés dans un autre contexte

Les **fictions** sont [peut-être] inévitables

Une fiction admet un répondant effectif autre que ce qu'on imaginait jusque-là

Les descriptions ontologiquement figées ne conviennent guère aux réinterprétations

Les **schémas d'interprétation** maintiennent une distance « ouverte »

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture

19

Dans ce contexte, la référence à des *constructions fictionnelles*, jusqu'aux degrés les plus fondamentaux, ne comporte aucun sous-entendu péjoratif, bien au contraire. Pour au moins deux raisons.

D'une part, parce que je ne crois pas qu'il soit possible d'éliminer toute fiction des constructions discursives, y compris les constructions scientifiques. Je suis sur ce point tout-à-fait en accord avec les conceptions de Pierre Legendre dans le domaine du droit et des institutions.

D'autre part, parce que la considération des fictions permet de ne pas avoir à entrer dans le jeu mortel du vrai et du faux, ou de sombrer dans l'abîme de la vérité ultime. Par exemple, je ne crois pas au signe, mais je sais en pratiquer la fiction, tout comme on peut se sentir immobile ou continuer à dire que le soleil se lève à l'est. L'idée de fiction permet de mettre en jeu une double lecture qui permet de comprendre les fictions comme des constructions qui ont un répondant effectif qui est autre que celui qui est figuré ou que l'on imagine.

### Opérer avec des schémas d'interprétation

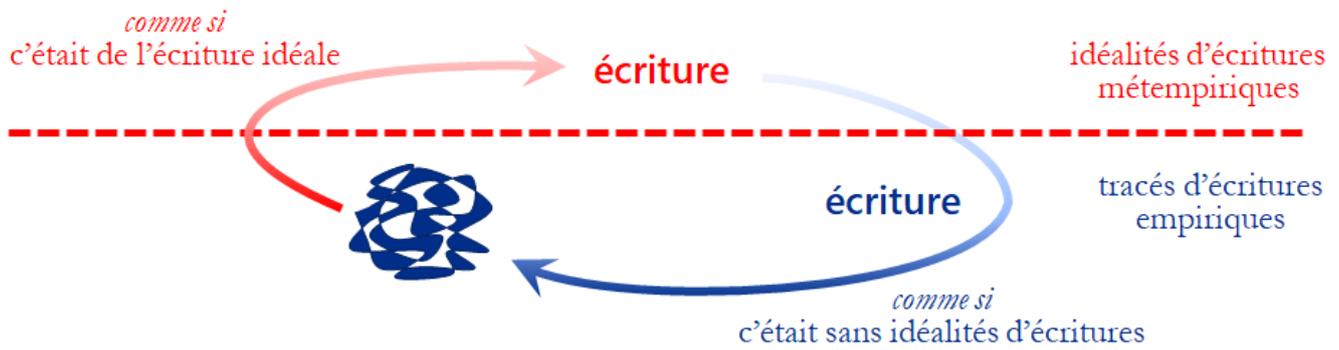
La mise en œuvre de réinterprétations et de traduction ne s'accorde guère avec la supposition d'une réalité dont on pourrait proposer des descriptions ontologiquement figées.

Il s'agit plutôt de proposer des schémas d'interprétation qui sont associés à des conditions restrictives d'applicabilité. Il revient à chacun de décider d'appliquer (ou non) tel schéma à tel circonstance, et de s'assurer des conditions de pertinence de leur applicabilité.

### Faire travailler les évidences en sens inverse

Je reviens aux dispositifs sans écriture. Si l'on peut admettre à titre d'évidence, y compris dans les contextes les plus formels, que des dispositifs empiriques peuvent être regardés comme s'il s'agissait d'écritures et d'opérations appliquées à ces écritures, alors on doit pouvoir comprendre, inversement, qu'il y a des pratiques d'usage de l'écriture qui sont praticables sans intervention de la considération des idéalités métémpiriques d'écriture. De manière synthétique, on pourra dire qu'il y a des écritures (tracés empiriques) qui peuvent fonctionner ou qui sont praticables sans l'écriture (sans l'intervention d'idéalités métémpiriques d'écriture).

## Faire travailler les évidences en sens inverse

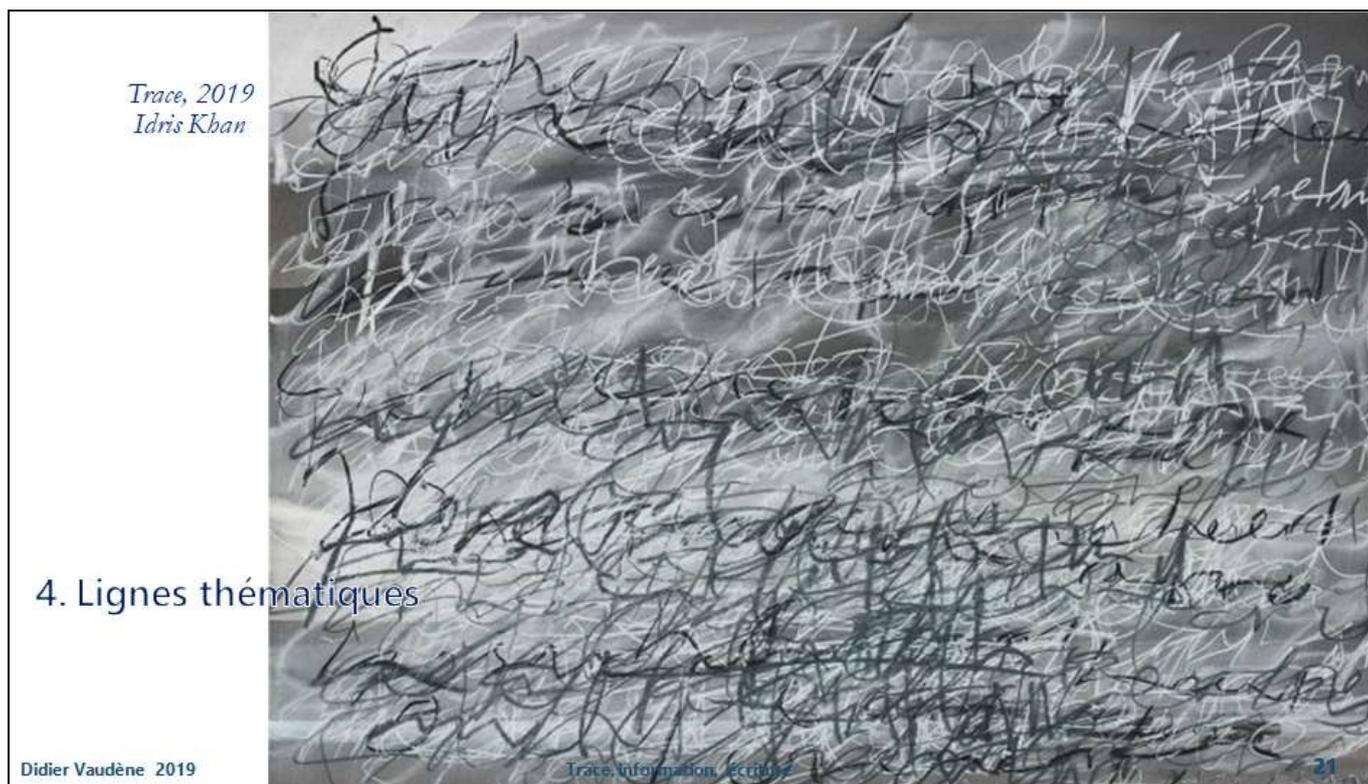


E  
Ceci n'est pas la lettre E

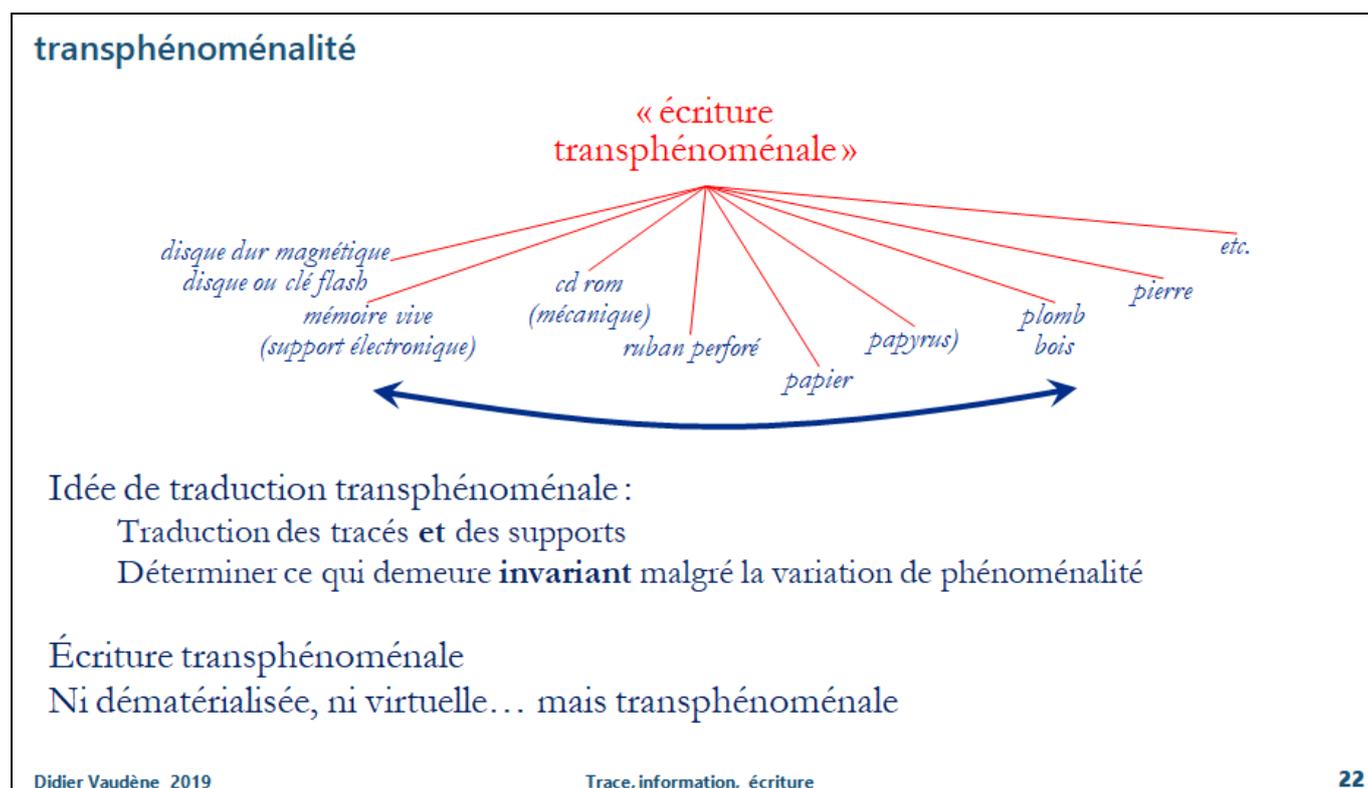
Il y a des écritures (tracés)  
qui sont praticables sans  
l'intervention d'idéalités

Si, en outre, on accorde que rien ne se répète jamais dans l'empirie, qu'il n'y a ni identité qui vaille, ni principe d'identité qui s'y applique, l'évidence du *comme si* implique qu'on est en mesure de produire des *effets d'identité* au sein d'une telle empirie, effets suffisamment bien agencés pour que le *comme si* devienne praticable et passe pour une évidence – aux pannes et défaillances empiriques près. Quand je dis cela, je ne pense pas seulement à l'apparence statique des écritures que nous livrent nos écrans et nos imprimantes, car je pense surtout au fonctionnement de ces dispositifs, au fait que tout se passe comme si ces dispositifs consistaient en des opérations appliquées à des écritures (sous-entendu : idéales) alors qu'il s'agit – alors qu'il *ne s'agit que* – de machines dont le fonctionnement s'accomplit sans exception dans une empirie *sans identité*.

Peut-être peut-on rappeler que personne n'a jamais vu ou touché du doigt « de l'identité », laquelle, si du moins on l'entend à la manière des idéalités, est tout entière métémpirique, et qu'elle ne saurait donc résider nulle part dans notre cerveau, lequel n'est pas moins un dispositif sans écriture que les dispositifs sans écriture que nous utilisons quotidiennement. Ne sommes-nous pas enclins à imaginer que l'identité soit en quelque manière comparable à de l'immobile et à de l'immuable ? Peut-être, en étudiant ces dispositifs sans écriture, aura-t-on quelque chance de déchiffrer quelques bribes de ce problème ?



Ce qui n'est pas nouveau, c'est l'éventualité, sous réserve de conditions appropriées, de voir ou de traiter des dispositifs empiriques sans écriture comme s'il s'agissait d'écritures et d'opérations appliquées à des écritures. En revanche, d'autres aspects sont, sinon nouveaux, du moins étendus ou amplifiés jusqu'à des domaines peu ou pas atteints jusqu'alors. Mais surtout, comme je l'ai souligné il y a un instant, le fait que ce *comme si* puisse passer pour une évidence, y compris dans son articulation aux corpus formalisés, nous invite à comprendre que ce *comme si* agit à double sens : tandis que nous regardons ces dispositifs sans écriture comme s'il s'agissait d'écritures, nous ne pouvons éviter qu'ils nous voient comme des dispositifs empiriques sans écriture, de sorte qu'ils nous invitent, en retour, à reconsidérer certaines évidences, conceptions, théories, pratiques, etc., que nous imaginons le plus souvent indissociables de diverses interventions mét empiriques, pour tenter de les « traduire », et surtout pour tenter de les réinterpréter comme des accomplissements effectifs.



Par transphénoménalité de l'écriture, j'entends l'articulation entre une invariance non substantielle ni matérielle et une variabilité illimitée des supports et modalités d'inscription, de transmission ou de mémorisation.

À l'endroit de l'écriture, la variabilité des supports (pierre, argile, papyrus, parchemin, papier, etc.) et des modes d'inscription (en creux, en relief, en tracés, etc.) n'est pas une nouveauté : cela appartient peut-être à la pratique même de l'écriture, dans le même temps que la séparation entre oralité et scripturalité cantonne en quelque manière le scriptural au registre scopique.

Depuis longtemps, et sur divers continents, les humains se sont efforcés de transmettre des messages plus ou moins complexes à distance (torches, feux, fumées, signaux optiques, etc.) mettant en jeu ce que je souligne ici comme transphénoménalité. Plus récemment (depuis le XVIIe siècle : expériences de Guillaume Amontons en 1690, télégraphe de Claude Chappe en 1794), cette variabilité qui était en quelque manière secondaire et marginale est devenue progressivement majeure.

La transphénoménalité des supports (dématérialisation, virtualisation, crise de papier) et des tracés (information). Graphème, graphosphère, archi-écriture.

### Information

La transphénoménalité admet une première compréhension naïve (ou intuitive) aussi longtemps qu'elle est tenue en garde sous le contrôle de l'écriture ordinaire (disons, sur papier, pour faire bref) : il n'y a pas grand-chose à comprendre dans la mesure où on se contente de faire varier des supports et des tracés à l'intérieur de conventions stables de codage et d'interprétation.

Mais une généralisation et une systématisation de ces variabilités, surtout quand elles sont appliquées à autre chose que des textes (des images, par exemple, avec la bélinographie), introduisent une distance grandissante entre l'écriture ordinaire et ces variations, en particulier quand on détache ce qui est transmis ou mémorisé des conventions de codage et d'interprétation.

La variabilité des supports et des tracés a pour effet qu'il n'y a plus aucune persistance substantielle, ni quant aux supports, ni quant aux tracés, qui permettrait de soutenir une persistance et une identité (ou peut-être seulement une répétabilité) des traces (ou des marques, si on préfère).

**Information**

information ≈ contenu ≈ signifié ≈ effet de sémie  
information ≈ forme ≈ signifiant ≈ asémique

Information : de multiples sens , de multiples usages : c'est un passe-partout  
Diverses acceptions, même dans les domaines scientifique et technique  
Glissements incessants

Concept original (Hartley, 1928) vs théorie probabiliste (Shannon, 1949)  
Approche transphénoménale de l'information ≈ écriture sans identité

Didier Vaudène 2019 Trace, information, écriture **23**

Le concept original d'information (Harry Nyquist, 1924, Ralf Hartley, 1928) correspond au concept qui sert de base aussi bien à la théorie probabiliste de Shannon qu'à la machine de von Neumann et ensuite aux ordinateurs. Mais c'est aussi ce concept d'information qui se trouve « épongé » dans la théorie de Shannon par le fait qu'il s'agit d'une théorie mathématique dans laquelle le concept d'ensemble est utilisé en lieu et place de l'information de Hartley. Du coup, les problèmes d'identité et de persistance liés à l'information sont escamotés.

L'information, en ce sens original, serait aussi une manière de caractériser des interactions et des jonctions quand on les aborde avec un regard transphénoménal. Si on admet de comprendre que le vivant entretient des interactions (aussi bien endogènes qu'exogènes) qu'on peut analyser comme des interactions transphénoménales, alors il devient peut-être aussi possible de comprendre divers aspects du vivant sous l'angle de l'information de la transphénoménalité.

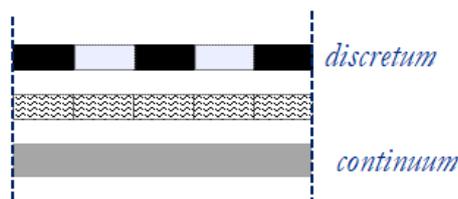
### Automaticité et effectivité

Dans la caractérisation d'un ordinateur comme une machine de traitement automatique de l'information, l'automaticité, qu'on a parfois trop vite tendance à rabattre sur la mécanicité, signifie, d'une part, que de tels dispositifs sont *effectifs* (par opposition aux « machines » mathématiques qui sont des *machines papier*, donc ineffectives – on pourrait d'ailleurs transposer cette remarque à d'autres dispositifs, les dictionnaires par exemple) et, d'autre part, que ces dispositifs sont *automatiques*, c'est-à-dire qu'ils peuvent fonctionner – j'allais dire : sans prothèse humaine, ce que requièrent les machines papier – sans intervention humaine (autre chose est l'intervention humaine dans l'*utilisation* de ces dispositifs). Le point important de l'automaticité est le fait que le fonctionnement de ces dispositifs, en tant qu'ils sont soustraits aux soins et à la vigilance nécessaires des être humains, sont aussi soustraits à tout risque d'une intervention métémpirique, en particulier : intervention d'effets d'idéalités et d'effets de sémie.

Il ne s'agit pas de dire que ces dispositifs seraient en quelque manière démunis d'écriture et qu'à force de bricolages et d'ingéniosité ils parviendraient plus ou moins bien à imiter l'écriture, mais qu'au contraire, c'est parce qu'ils sont *sans écriture* qu'ils peuvent – peut-être – nous apprendre quelque chose de l'écriture en

nous donnant quelque idée de ce qu'il y a « sous », « en-deçà » ou « avant » l'écriture, puisque le *comme si* nous permet *quand même* de les regarder comme s'il s'agissait d'écritures.

## Automaticité et effectivité



Écart entre les machines effectives et les « machines » papier

Fonctionnement sans l'intervention d'idéalités

Effectivité sans « etc. »... comme *non datur saltus*, et comme la vie

Effectivité transphénoménale des entre-deux :

→ avoir-lieu comme *tenir ensemble*

→ avoir-lieu comme *accomplissement, changement d'état*

Discret effectif *vs* discret fini

Dans le contexte de l'écriture ordinaire, le caractère discret de l'écriture – surtout typographique – passe le plus souvent pour une évidence : des quelque chose avec rien autour. C'est aussi une éminente figure du fini (en tant que rapporté aux entiers de l'arithmétique).

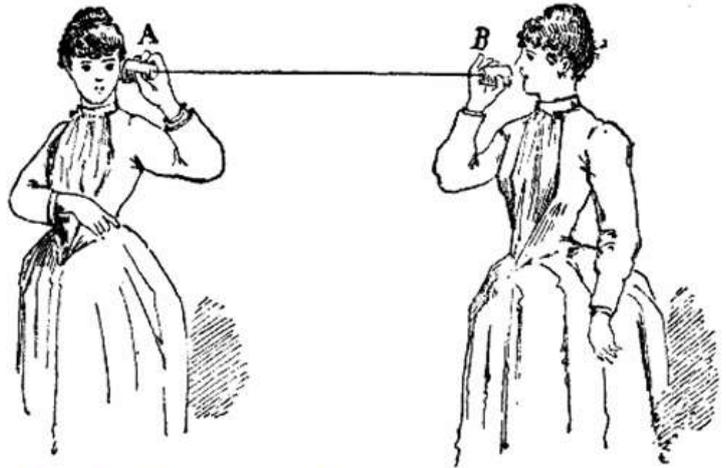
Mais les machines sans écriture ne se conforment pas à cette conception ordinaire de l'écriture. La discussion porte sur les entre-deux (les blancs, pour faire bref, par opposition aux noirs, qui portent la différenciation). On peut y voir plusieurs raisons, parmi lesquelles : (a) l'entre-deux comme *changement d'état*, et (b) l'entre-deux comme *tenir ensemble*.

Considéré d'un point de vue transphénoménal, l'entre-deux comme *changement d'état* est la forme neutre (invariant de traduction transphénoménale) d'un avoir-lieu (au sens d'un accomplissement effectif). Toujours d'un point de vue transphénoménal, l'entre-deux comme *tenir ensemble* est la forme neutre et invariante pour la transphénoménalité d'un avoir-lieu (au sens de l'effectivité d'un support transphénoménal, ce qu'on dit usuellement : dématérialisé) quand on considère la traduction transphénoménale des supports.

Un autre aspect de l'automaticité c'est le sans « etc. », comparable au principe *non datur saltus*. Une « effectivité effective », en quelque manière.

Un tel discret, qu'on peut dire effectif, couvre autant le continuum supposé que le continu (pas de sauts), mais en l'abordant différemment.

## Linéarité



Leroi-Gourhan, Derrida :

La linéarisation comme appauvrissement du pluridimensionnel  
Effet du logocentrisme et de l'assujettissement de l'écriture à la parole

Distinguer les linéarités : graphique/théorique/transphénoménale  
Articulation entre linéarité et interprétation

Robert Hooke  
Téléphone à ficelle  
(vers 1660)

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture

25

La linéarité de l'écriture est comprise dans une sorte d'ambivalence. D'une part, elle est comprise comme un appauvrissement, une contrainte, une restriction, etc., d'écritures, d'inscriptions ou de dessins pluridimensionnels (Leroi-Gourhan : les mythogrammes ; Derrida : *Un coup de dés, Glas* ; les diagrammes, etc.). D'autre part, l'écriture linéaire est reconnue solidaire du développement de l'économie, des techniques, de la philosophie, des sciences, etc. (Leroi-Gourhan).

Dans la perspective du logocentrisme, Derrida rapproche la linéarité de l'écriture et la linéarité de la parole orale, la linéarité de l'écriture se laissant déchiffrer comme un assujettissement de l'écriture à son rôle d'inscription de la parole.

Outre que cette linéarité graphique souffre déjà de nombreuses exceptions (passage à la ligne, changement de page, de volume, etc.), il faut aussi prendre en considération une linéarité théorique, en particulier dans les corpus formels. À cela vient s'ajouter une linéarité transphénoménale qui se traduit aussi bien par le fait que les machines sans écritures fonctionnent comme si elles s'appliquaient à des écritures linéaires (au sens théorique), que par le fait que nombre de protocoles de transmission majeurs sont linéaires (transmissions série), ce qui implique une linéarisabilité que tout ce qui s'y transmet (le même argument vaut pour les dispositifs de mémorisation).

Mais on peut aussi comprendre, tant dans le cas de la parole orale que dans celui de l'écrit, que cette linéarité transphénoménale s'accorde avec l'idée d'une forme minimale, dont le corrélat est un maximum de traductibilité transphénoménale, et dont l'un des aspects est l'interprétation : la linéarité comme forme minimale convient à une forme également minimale de l'interprétation (ce qu'on peut observer dans les théories de la calculabilité et dans les ordinateurs).

## De l'écriture, qu'elle n'existe [peut-être] pas

# Ceci n'est pas une écriture

Didier Vaudène 2019

Trace, information, écriture

26

Le *comme si*, dans le premier temps de l'évidence habituelle, rapprochait les dispositifs sans écriture de l'écriture ordinaire, mais dans le même temps, maintenait la séparation. Mais on aperçoit qu'au second temps, le *comme si* a renversé l'articulation : en grippant le glissement qui entretenait l'adhérence entre les tracés d'écriture et les idéalités d'écriture (comparable en cela aux deux faces du signe linguistique qui sont comme le recto et le verso d'une feuille de papier), comme nous le faisons en permanence dans notre pratique ordinaire, force est de reconnaître que l'écriture, comprise comme idéalité, prend statut de *fiction*, et doit être rangée, à cet égard, dans la métémpirie.

Nous ne trouverons nulle part l'écriture (comme idéalité) dans l'empirie. Mais ce futur est trop restrictif : nous ne l'y avons jamais trouvé ! C'est en ce sens, au moins, qu'on peut entendre que l'écriture n'existe pas (sous-entendu : dans l'empirie), mais qu'on peut peut-être soutenir son *ek-sistence* comme fictionnelle et métémpirique.

Compte tenu de ce que j'ai déjà indiqué concernant les fictions et les dépassements, il ne s'agit nullement de déclarer quelque erreur ou de viser quelque renversement. C'est le regard sur notre pratique de l'écriture qui doit être modifié. Proposer un dépassement de la conception ordinaire de l'écriture, vise précisément à conserver l'efficacité de cette pratique, quitte à lui assigner des conditions restrictives d'applicabilité et à mettre en évidence, corrélativement, les effets de limitation qu'une telle conception implique.

Évidemment, on peut s'attendre que, du fait de la transversalité considérable de la pratique ordinaire de l'écriture, une variation, même infinitésimale, du regard porté sur cette pratique, puisse avoir des conséquences importantes, autant au plan pratique – les technologies de l'information, par exemple, en sont peut-être un témoignage – qu'au plan théorique, épistémique et épistémologique.

On ne saurait sous-estimer, à cet égard, l'éventualité qu'une modification du regard porté sur l'écriture soit de nature à renouveler quelque peu la problématique de l'applicabilité des mathématiques et à questionner ainsi la supposition – ou l'espoir – d'une plus ou moins parfaite adhérence entre « le réel » et « le mathématique ».

--